

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

BULLETIN
de
L'ACADÉMIE des SCIENCES et LETTRES de MONTPELLIER

N° 63

Année 1933

Bureaux de l'Académie pour l'année 1934

Bureau Général

MM.

<i>Président</i>	DAINVILLE (M. DE).
<i>Vice-Président</i>	CABANNES (J.).
<i>Secrétaire général</i> .	MERCIER-CALVAIRAC LA TOURRETTE (G.)
<i>Secrétaire général</i> <i>adjoint</i>	CARRIEU (M.).
<i>Trésorier</i>	GUIBAL (J.).
<i>Bibliothécaire</i>	BEL (H.).
<i>Directeur du Bulletin</i> <i>de l'Académie</i>	GIRAUD (Marcel).

Section des Sciences

<i>Président</i>	HOLLANDE.
<i>Vice-Président</i>	GIRARD.
<i>Secrétaire</i>	GRANEL DE SOLIGNAC (F.).

Section des Lettres

<i>Président</i>	LAFONT (A.).
<i>Vice-Président</i>	GRANIER (Chanoine M.).
<i>Secrétaire</i>	GUENOUN.
<i>Secrétaire adjoint</i> .	AMADE (J.).

Section de Médecine

<i>Président</i>	CARRIEU (M.).
<i>Vice-Président</i>	ROUFFIANDIS.
<i>Secrétaire</i>	GIRAUD (M.).

ché de participer régulièrement à nos travaux, comme il se l'était proposé au moment où il fut admis parmi nous.

Je m'associe de grand cœur aux éloges que vous venez d'adresser à sa mémoire, en y apportant une restriction, toutefois.

Nes't-il pas regrettable, en effet, que, chargeant l'Académie Française — à laquelle aucun lien ne le rattachait — de recueillir sa succession, d'un montant important, et d'en distribuer les revenus conformément à ses désirs, il n'ait pas songé à faire bénéficier l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier qui l'avait accueilli avec tant de bonne grâce, de quelques legs dont le montant, pour si modique qu'il eût pu être, aurait contribué à faciliter l'accomplissement des tâches auxquelles notre Compagnie consacre son activité?

En terminant, laissez-moi exprimer, Monsieur, l'espoir et le vœu que, par votre assiduité à nos séances, vous soyez l'un des éléments féconds de cette activité.

Réception de M. le Recteur TAILLART

Discours de M. TAILLART

MESSIEURS,

J'apprécie à sa valeur l'honneur que vous me faites en m'appelant à siéger parmi vous; je vous en exprime avec simplicité, mais avec pénétration, mes remerciements les plus vifs. Votre choix s'est porté sur ma personne, mais je me dois à moi-même, puisqu'aussi bien vous avez la délicatesse de n'en rien dire, de faire réflexion que c'est au Recteur de l'Université de Montpellier que sont allés en réalité vos suffrages. Cette raison vraie de votre désignation, je l'estime plus lourde pour moi de responsabilité; quand il ne s'agit que de soi, on n'engage que soi-même; quand on représente, dans une Compagnie comme la vôtre, un corps illustre par son passé, comme est l'Université de Montpellier, et composé dans le présent de tant d'hommes dont la contribution à la science dans tous les domaines de la

culture s'affirme par tant de publications appréciées et dont le nom souvent est prononcé avec respect et reconnaissance par les savants non seulement de la France, mais de l'étranger, l'on se demande sans cesse si l'on a bien la tenue, l'attitude, l'expression qu'il convient et qui sont attendues; et l'on est incliné à une modestie réfléchie, quelque orgueil légitime que l'on puisse ressentir soit des honneurs dont on est l'objet, soit des minutes précieuses comme celles que je vis en ce moment.

Vous m'avez appelé à remplacer Monseigneur HALLE, archevêque de Cabasa. Vos statuts exigent que les membres de votre Compagnie résident à Montpellier; Mgr HALLE a quitté notre ville, de sorte que vous vous êtes trouvés dans l'obligation, lui appliquant votre règlement, de disposer de son fauteuil. Ce n'est donc pas un disparu que je remplace parmi vous; aussi les convenances m'imposent-elles de ne pas prononcer un éloge à l'habituelle façon académique; mais les mêmes convenances ne m'obligent-elles pas à dire quelques mots du prêtre vénérable dont je suis appelé à occuper la place dans votre Assemblée?

Le prélat qui, selon la belle, forte et sereine expression dont il use dans une lettre à un ami, « s'est retiré à la campagne pour s'y préparer à mourir dans la prière, la méditation, la retraite », ne semble pas avoir songé dès l'enfance ou l'adolescence, à la cléricature; c'est, non pas dans un séminaire, mais au Lycée même de Montpellier, qu'il fit ses études secondaires; il dut les abandonner au cours de la classe de Rhétorique, en 1871, atteint d'une bronchite grave et tenace. Il les reprit en 1872, à l'Ecole Albert-le-Grand, que dirigeaient les Dominicains à Arcueil; il était reçu bachelier ès lettres en 1873, en Sorbonne. Comme il le note lui-même, ce fut, en cette année 1873, la dernière session où le baccalauréat, avec discours latin, se passait en une seule fois, à la fin de la classe de Philosophie. Il suivit ensuite, pendant deux ans, les cours de la Faculté de Droit d'Aix — il n'y avait pas alors de Faculté de Droit à Montpellier. En avril 1876, il entra au Séminaire Français de Rome; c'est là qu'il fit ses études de Théologie qu'il couronna, en 1881, en obtenant le grade de docteur en théologie.

Il se met alors à la disposition de l'Evêque de Montpellier: de 1881 à 1885, il est vicaire à la Cathédrale de Montpellier. Il est ensuite à Bédarieux, où il est d'abord curé de Saint-Louis, puis curé-doyen de l'importante paroisse de Saint-Alexandre.

En 1908, l'autorité épiscopale le fait venir à Montpellier : il dirige successivement les paroisses de Sainte-Eulalie, de Notre-Dame des Tables, de la Cathédrale Saint-Pierre. C'est là que le choix du Cardinal DE CABRIÈRES, qui professait pour lui une estime toute particulière et qui plaçait en lui une confiance entière, le vint prendre en 1916 ; il fut, en effet, appelé alors à l'épiscopat dans les fonctions d'auxiliaire de l'Evêque de Montpellier.

Le Cardinal DE CABRIÈRES meurt en décembre 1921 ; Mgr HALLE est élu vicaire capitulaire. En cette qualité il gouverna le diocèse pendant près d'un an, jusqu'au 15 novembre 1922, date de la prise de possession de Mgr MIGNEN.

Mgr HALLE reçoit, par la suite, du Saint-Siège, un titre archi-épiscopal. Mais il ne juge pas que l'heure du repos est venue ; le voici qui, à travers la France, s'en va dispenser la parole évangélique, soit en des sermons de circonstance qui convenaient à son éloquence ample et très nourrie, soit en des retraites diocésaines, où apparaissait, en un fort relief, le caractère doctrinal de sa prédication.

Mais le temps impose, même aux énergies les mieux trempées, une limite : parvenu à ce terme, Mgr HALLE qui, jusque-là, n'a songé qu'aux autres, profite de l'arrêt auquel il est obligé pour penser à lui-même, oh ! non pas en vue d'une retraite douillette et ouatée, mais pour, en face de Dieu, disposer son âme en vue d'une fin terrestre qui n'est, pour le Chrétien, que le commencement de la vraie vie, celle qui n'aura pas de fin.

Carrière belle en vérité, et d'une tenue d'honneur singulièrement frappante. Vocation sacerdotale longuement mûrie dans le Monde même et le déterminant à s'arracher, en pleines études de Droit, du milieu d'une jeunesse rieuse, ardente, sous le soleil provençal, aux distractions et aux ébats de cet âge, pour gagner Rome et s'y préparer, tant par la discipline théologique que par le recueillement du séminaire, aux ordres sacrés qui aboutissent à l'ordination sacerdotale. Puis, dans ce pays même, fonctions presbytérales exercées au milieu d'une affection, d'une confiance, d'une reconnaissance, conquises par un dévouement inlassable, par un accueil toujours ouvert, par une bonté de cœur jamais défaillante, par une générosité de l'âme naturelle en même temps que réfléchie, que ne rebutent et n'altèrent ni les surprises dont foisonne la vie, ni les ingratitude inattendues, ni l'envie qui se tapit sur les chemins des plus modestes et des moins égoïtes et ne leur épargne pas ses embû-

ches... Auprès du grand Cardinal DE CABRIÈS, dont le nom demeure ici environné de dignité et d'autorité, poste de confiance, mais combien délicat! Ces sortes de collaboration ne peuvent s'instituer et surtout ne peuvent durer que si elles débutent et se poursuivent dans une réciprocité constante d'estime, de sincérité, de loyauté, d'attachement, de dévouement à la tâche que l'on poursuit en commun. Elles honorent le chef responsable qui n'abdique rien de son autorité et de son droit de décision; elles n'honorent pas moins le collaborateur dont, devant le public, la personnalité s'efface et le mérite s'atténue, dont l'effort et le labeur contribuent à l'unique prestige du Maître et qui n'en souffre même pas dans son cœur, au contraire. Joies, attrait, appréhensions de la prédication, Mgr HALLE les a connus, dix années durant: mission périlleuse autant que glorieuse d'exposer devant les fidèles, sans sacrifier à l'assez facile succès du verbe et de la rhétorique, la doctrine, la morale chrétiennes et catholiques; la noble satisfaction pour un prêtre de pouvoir se dire qu'il a contribué à faire connaître, à faire comprendre les dogmes sur lesquels repose sa religion, à faire aimer une morale dont la pratique élève l'individu et donne à la collectivité de ceux qui l'observent une dignité de vie accrue!

Vous avez, Messieurs, connu Mgr HALLE. Si j'avais eu cette satisfaction, nul doute que mon hommage eût été plus vibrant, plus pénétré d'émotion. C'est de tout cœur que, sur les témoignages qui m'ont été fournis, je présente cet hommage devant vous, en vous demandant d'excuser ce qu'il a d'insuffisant et son allure fragmentaire.

Je vous apporte, Messieurs, l'assurance de mon dévouement à votre Académie. Je vous promets mon assiduité à vos réunions, le concours de ma bonne volonté. Je ne suis pas de Montpellier, mais j'aime votre ciel, votre climat, votre ville qui parle tant aux yeux et à l'esprit, l'accueil souriant qu'on y reçoit. Ce ciel, ce climat, me rappellent ceux d'un pays où j'ai vécu pendant trente-cinq ans, de cette Algérie à laquelle j'ai voué une affection en rapport avec tout ce que je lui ai donné de moi-même, en travail, en application quotidienne à mes tâches, en efforts compréhensifs, en vue de l'accomplissement de son Destin; Destin qui est d'asseoir fortement, de l'autre côté de la Méditerranée, une province française où, indigènes, immigrés, Français, collaboreront dans la paix, dans la confiance, au succès d'une entreprise unique et si caractéristique de la générosité du génie français.

Réponse de M. VALÉRY

MONSIEUR,

C'est pour moi un honneur et un plaisir, tous deux également précieux, d'être appelé, grâce à ces fonctions de Président de la Section des Lettres, que l'amabilité de mes collègues m'a confiées pour la seconde fois, à vous souhaiter la bienvenue dans notre Académie.

Vous venez de nous dire, et cela dans des termes particulièrement délicats, la reconnaissance que vous éprouvez envers ses membres pour vous avoir appelé à siéger parmi eux.

Leur reconnaissance envers nous est au moins égale à la vôtre, pour l'empressement avec lequel vous avez bien voulu accepter de remplir la place que laissait inoccupée parmi nous le départ de Mgr HALLE; et cette reconnaissance se trouve encore accrue depuis que nous avons entendu présenter, avec tant de justesse, et aussi tant de justice, l'éloge de votre prédécesseur, pour qui il n'est aucun d'entre nous qui ne professe des sentiments, bien mérités, de profonde sympathie.

En ce qui me concerne, ce n'est pas uniquement de la sympathie, c'est de l'amitié que je ressens à son égard, et cette amitié, vous m'excuserez, je l'espère, d'y faire allusion quand vous saurez que mon premier contact avec ce vénérable prélat remonte à une époque où, petit garçon, je portais encore une robe, comme le voulaient les modes d'alors, tandis que lui-même endossait l'uniforme de ce lycée de Montpellier dont, comme vous venez de l'indiquer, il a toujours aimé à rappeler qu'il avait été l'élève.

Plus tard, quand je vins commencer mes études de droit dans cette Faculté à laquelle j'ai appartenu, comme étudiant ou comme professeur pendant un demi-siècle, il remplissait lui-même, vous nous l'avez dit, les fonctions de vicaire à la cathédrale Saint-Pierre. De là pour nous l'occasion de rencontres fréquentes et de relations qui devenaient, chaque jour, plus amicales.

Des causes nombreuses voulaient qu'il en fût ainsi. Non seulement nous étions nés, tous deux, au pied de ce mont Saint-Clair, sur les flancs duquel s'étagent les tombes de ce « cimetière marin », où l'un et l'autre nous irons reposer, un jour,

auprès des restes de ceux dont la mémoire nous est chère, mais encore il existait entre nous une communauté de vues, de sentiments, d'aspirations, grâce à laquelle, malgré la différence de nos âges, malgré les changements qui se sont produits dans nos situations respectives, les liens qui s'étaient formés entre nous, loin de se relâcher avec le temps, n'ont fait que devenir plus étroits.

Aussi n'est-ce pas sans un vif regret que je l'ai vu s'éloigner de notre ville et de notre Compagnie lorsque, pour échapper à l'isolement où le laissait la mort d'une sœur très aimée, qui, son aînée de plusieurs années, avait remplacé depuis longtemps leur mère auprès de lui, il a pris le parti d'aller se retirer à la campagne, auprès d'une nièce dont le beau talent de sculpteur et les rares dons artistiques s'affirment chaque jour davantage.

Or, par un hasard particulièrement heureux, le village de Conas, qui peut se flatter d'abriter aujourd'hui notre vénérable collègue, porte un nom digne de figurer avec honneur dans l'histoire de l'éloquence de la chaire.

En effet, d'après une tradition qui n'a jamais été démentie, c'est dans l'antique et curieuse chapelle de Conas que MASSILLON, alors jeune professeur au collège d'oratoriens de la ville toute voisine de Pézenas, aurait remporté ses premiers succès de prédicateur. Il m'a paru intéressant de relever que cet humble village, que dis-je ? ce hameau, théâtre des débuts d'un des plus illustres parmi nos orateurs sacrés, soit maintenant la retraite d'un prélat dont l'activité s'est consacré avec succès, depuis son entrée dans la carrière ecclésiastique, à l'exercice de la prédication.

C'est là ce que vous nous avez dit, Monsieur, et dans des termes qui ont provoqué les applaudissements de vos auditeurs. Mais, ce que vous ne nous avez pas dit, — et vous ne pouviez pas nous le dire, car vous n'avez pas été à même de l'apprendre, — c'est que l'archevêque de Cabasa a fait entendre sa parole éloquente, non seulement dans la plupart des diocèses de France, mais également dans certaines villes étrangères, dans la capitale du Portugal, en particulier, et aussi — ce qui me paraît de nature à vous intéresser surtout, — dans notre grande colonie de l'Afrique du Nord.

La première fois qu'il y fut appelé — et ceci montre l'estime dont il a été de bonne heure l'objet — ce fut pour y prononcer, après le cardinal CHAROST, l'éloge funèbre de Mgr LAVIGERIE,

de ce grand cardinal dont vous avez célébré, vous-même, Monsieur, « la générosité d'âme, l'élévation de pensée, et les préoccupations d'une noblesse toute française ».

Le succès qu'obtint son discours explique facilement que, depuis lors, il ait été invité, maintes fois, à revenir en Algérie, soit pour y présider des retraites au grand séminaire d'Alger, soit pour aller prononcer des sermons dans les principales villes des anciens Etats barbaresques.

Et, — il me le disait encore, il y a quelques jours à peine, — l'un des principaux regrets que lui cause l'inaction à laquelle son âge le condamne, est de ne plus pouvoir se rendre dans un pays, si plein d'attrait, auquel, avant même qu'il lui eût été donné de le visiter, l'attachaient aussi bien des souvenirs de famille que des intérêts matériels importants.

Ainsi donc, par un autre effet heureux du hasard, il se trouve que vous paraissiez prédestiné à lui succéder parmi nous par cet amour — le mot ne me paraît pas trop fort — que vous ressentez, l'un et l'autre, pour l'Algérie.

Vous nous avez dit, Monsieur, quel est votre attachement pour cette superbe contrée où s'est écoulée la plus grande partie de votre existence, où vous avez rempli — vous avez modestement négligé de nous le dire — des tâches si utiles et si appréciées qu'elles vous ont valu d'y être placé à la tête de toute l'organisation universitaire.

De cette affection pour l'Algérie, que vous avez proclamée, en terminant votre discours, — non, me semble-t-il, sans une certaine émotion, — vous avez donné à la France, et même au monde savant tout entier, un témoignage irrécusable. N'êtes-vous pas, en effet, l'auteur de deux ouvrages considérables, qui ont pour titre, l'un *l'Algérie dans la littérature française* et l'autre *Essai de bibliographie méthodique de cette littérature*.

De celui-ci, qui, malgré la modestie de son titre, constitue, cependant, un gros volume in-8° de 465 pages, je me contenterai de dire, pour ne pas abuser de la patience de mes auditeurs, que, loin d'être une énumération qui, pour être complète, n'en serait pas moins aride, des ouvrages qui s'y trouvent cités, elle contient pour chacun d'eux une notice faisant connaître sa nature et le jugement qu'il mérite.

Quand je vous aurai révélé, Messieurs, que cette bibliographie ne compte pas moins de 3177 numéros, rangés avec une méthode parfaite, vous ne manquerez pas, j'en suis sûr, de penser de

notre nouveau collègue, en employant une formule dont on a parfois abusé, mais qui, en ce qui le concerne, est d'une exactitude absolue, qu'il a accompli là un véritable « travail de bénédictin ».

Les résultats de ce travail se manifestent avec ampleur dans le premier des deux ouvrages que j'ai cités, et dont je me hâte de dire, sans crainte d'être contredit, que c'est une œuvre capitale.

Si jamais, Messieurs, vous le parcourez, comme je ne saurais trop vous engager à le faire, vous constaterez, en effet, que rien d'aussi complet n'a encore été écrit sur l'Algérie.

Sous le prétexte — passez-moi ce mot, Monsieur — de montrer à vos lecteurs — et ce furent en premier lieu les professeurs de la Sorbonne, puisque, aussi bien, vos deux ouvrages constituent les thèses qui vous ont valu d'obtenir brillamment le grade de docteur, — sous le prétexte, dis-je, de montrer quelle place l'Algérie tient dans le domaine littéraire français et aussi, peut-être même surtout, en quoi ce domaine s'est enrichi grâce à la conquête accomplie par nos soldats à partir de 1830, vous avez consacré à ce beau pays l'œuvre la plus considérable dont il ait fait l'objet jusqu'ici.

Quiconque à l'intention de le connaître ne peut plus le faire sans vous consulter.

Qu'il s'agisse de sa description, de son histoire, des races qui l'habitent ou qui l'ont habité, de leurs mœurs, des péripéties de la conquête ou de la longue période d'adaptation qui l'a suivie, des problèmes d'ordre politique ou économique à envisager..., tout est examiné dans votre livre.

Mais, si je viens de le qualifier d'encyclopédie, il n'a rien de la sécheresse qui caractérise d'ordinaire les ouvrages portant un titre de ce genre. Loin de là, il est écrit avec un charme rare, à tel point que, pour rendre purement hommage à la vérité, et nullement dans l'intention de vous adresser un compliment, j'ai à cœur de vous déclarer que, pour ma part, après avoir commencé à vous lire, j'ai éprouvé un sentiment de regret chaque fois que j'ai été obligé d'interrompre ma lecture et que je me suis empressé de la reprendre avec avidité dès l'instant où mes loisirs me l'ont permis.

Naturellement, les parties qui m'ont intéressé le plus sont celles que vous avez consacrées au rôle joué par l'Algérie dans

les ouvrages descriptifs, dans la poésie, au théâtre, dans le roman...

Permettez-moi, cependant, de ne point faire l'éloge de ce beau livre, car je me sens incapable de formuler cet éloge dans les termes qu'il conviendrait d'employer.

Il est possible, certes, à un homme, dont la vie s'est passée à étudier d'arides problèmes juridiques, de goûter la beauté d'une œuvre littéraire, de même qu'il n'est pas interdit à un profane, en matière musicale, de prendre un grand plaisir à l'exécution d'un opéra, d'une sonate, d'un concerto, dûs à l'un de nos grands compositeurs.

Mais je sens trop qu'il me manque la préparation nécessaire pour analyser convenablement les raisons de l'agrément extrême que j'ai trouvé à vous lire.

Qu'il me suffise de le proclamer. *Ne sutor ultra crepidam!*...

Au surplus, il est temps que je mette fin à cette réponse vraiment trop longue.

Mais, avant de me taire, j'ai encore un devoir à remplir; j'ai à vous remercier, au nom de toute notre Compagnie, de nous avoir assuré, dans votre discours, de votre intention de participer à ses travaux avec dévouement et assiduité.

Mes collègues et moi, nous avons vu, dans cette déclaration, une manifestation de cet esprit d'aménité et de bienveillance dont vous avez déjà donné tant de preuves depuis le peu de temps que vous êtes placé à la tête de notre antique et célèbre Université, qui est fière et, en même temps, heureuse d'avoir à sa tête un chef de votre valeur.

Laissez-nous donc espérer que nous aurons souvent le plaisir de vous voir à nos réunions et permettez-moi de vous dire que vous en serez récompensé.

Non seulement, en effet, vous pourrez y entendre des communications intéressantes et y assister aux discussions, parfois plus intéressantes encore, qu'elles soulèvent, mais encore elles vous fourniront l'occasion d'entretenir, avec vos collègues de l'Académie, qui appartiennent à des milieux très variés, des relations dont vous ressentirez l'agrément.

En particulier, si, comme cela se produit, hélas! un peu trop fréquemment, lorsque la convocation à une séance de notre Section des Lettres ne mentionnera rien à l'ordre du jour, que cela ne vous détourne point de vous y rendre.

Souvent, ces séances qui, au premier abord, paraîtraient devoir être vides, sont les plus pleines et les plus intéressantes, parce qu'on y a la surprise de quelque communication inattendue, on y échange des idées sur les sujets les plus divers, on y pose des questions propres à provoquer des réponses spirituelles ou érudites, si bien que, parfois, une réunion, commencée avec un ordre du jour en blanc, se prolonge jusqu'au moment où les sons graves de l'horloge universitaire viennent nous inviter à regagner nos logis, de même qu'ils auraient dû m'inviter, depuis un grand moment déjà, à ne pas retenir plus longtemps l'attention de l'Académie.
